Document generated on 07/19/2025 12:17 a.m.

Liberté

Brésil

Volume 9, Number 4 (52), July–August 1967

Jeune poésie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/29609ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

(1967). Brésil. *Liberté*, *9*(4), 29–38.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1967

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

brésil

SUR LE PETALE, L'AZUR

Sur le pétale
l'azur
couché dans le regard.

Sur l'azur
l'enfant d'or
évadé du sommeil.

De l'enfant d'or,
le chant lucide
s'adressant à la mer,

éperdûment en moi,
orageuse,
et sur les vagues, moi.

Sur les courbes liquides
diluées à l'horizon
le pétale flottant

Et dans le pétale
rêvant
l'azur.

*

Des roses impassibles
veillant sur
l'immortalité altière
du tombeau marmoréen.

Sous les peupliers oscillants
une lyre joue.
Une ode naît
tandis que dort le poète.

Un pétale tremblant
choit sur le tombeau.
— Rouge larme
De la princesse absente.

Les roses sereines
jour et nuit
veillent sur
le poète et le marbre.

FRED PINHEIRO

LES NOYEES

Des eaux perdues
Monte le chant des noyées.

Des yeux submergés s'éteignent,
des cheveux dansent sur les flots.

Des baisers surnagent.

Des bateliers aux traits rudes
jettent les vierges dans la rivière impure.

Les mains affligées s'agitent
cherchant les plages de l'impossible.

Un oeil de naufragé luit
comme un phare de lumière blafarde.
Le cri rauque des noyées
envahit le monde comme un remords.

BUENO DE RIVERA

CONFITEOR

Seigneur, les abîmes irrévélés, les embûches silencieuses
sur mon chemin, les ombres qui débordèrent de moi-même
pour étouffer la lumière pauvre qui me guidait,
tout, Seigneur, m'assaillit soudain et me renversa par terre.
Je me suis blessé, Seigneur, contre les pierres les plus aiguës
et mélangeai à la poussière mon haleine ardente et mon sang mauvais,
et de l'argile pétrie avec mon sang et mon haleine
est née cette image implacable de ma misère.
Prends-la dans tes mains, arrache-lui la vie qui palpite en elle,
défais le vil limon, sépare ce qui est à moi de ce qui ne m'appartient pas,
répands sur mon coeur cette poignée de poussière chaste,
et jette par terre, Seigneur, l'ardeur de mon haleine et les gouttes de mon sang.

ABGAR RENAULT

IGNOTUS

Je ne sais pas qui Tu es. Mais je sais que Tu es
et que Tu allumes les étoiles là-haut
et le feu de la joie dans la tristesse de mes humbles yeux.

Je ne Te vois et ne Te parle que dans le silence séculaire
des nuits blanches et longues, pendant que mon corps s'éteint
et que mon âme devient une flamme inquiète qui brûle.
Je Te veux et Te crains, timide, anxieux et rebelle ...
Et dans toute ma vie
si je Te fuis — regard sans lumière pour ne pas Te voir,
ouïe sourde pour ne pas T'écouter —
je sens Ta splendeur qui blesse ma cécité alanguie,
j'entends la rumeur augurale des avirons de Ton bateau
frappant lentement
de leur rythme d'Absolu
l'eau nocturne de ma pensée.

ABGAR RENAULT

LA VIE TRISTE

Ne cherche pas loin, au-delà de la terre,
ni derrière ce ciel invisible qui remplit mes yeux d'étoiles et d'azur,
le timide secret de la douleur qu'enferme ton être.
Ni l'est et l'ouest, ni le nord ni le sud
ne te guideront dans l'inutile voyage de découverte.
Aucun astre lointain ne t'a sidéré de souffrance,
aucun ange, aucun dieu, aucun démon ne rit
ni pleure dans ce peu de misère que tu es.
Te voici comme tous les autres, les pieds las
foulant ce sol indifférent
où les cailloux ensanglantés te blessent.

Il n'est pas de mystère dans ton corps ni dans ton coeur :
tu as été toi-même ton échanson,
tu t'es blessé et tu as bu
de ce même vin triste.

ABGAR RENAULT

TOBIE ET L'ANGE

I

Ils ont déjà marché beaucoup
Au son des trompettes pascales,
Plongeant dans les arbres
Qui de près sont verts
Mais ont une profondeur bleue.

Déjà le grand Poisson a attaqué le jeune danseur.
Déjà ils ont laissé loin les murs d'Ecbatane
Et le profil de Sarah.

Le vent balaye les omoplates de la pierre.
De la chasteté des cloches
La nuit vient de surgir.
Le jeune homme s'en va seul
Par les avenues désertes

II

O moderne démon, ange baroque,
que désires-tu enfin que je t'annonce ?
A la fin des cloches nous retrouvons déjà la nuit classique
Et le bouquet profond des nuages nous fait signe.

Nous ne serons jamais seuls : oiseaux et miroirs,
Végétaux en marche, esprits déferlés
Seront à jamais nos complices.

De l'asphalte blême
Se dresse la mort.
Je ne te rencontrerai jamais
Adieu monde invisible.

MURILO MENDES

ABSENCE

Je laisserai mourir en moi le désir d'aimer tes yeux qui sont doux
Car je ne pourrais te donner que le chagrin de me voir éternellement las.
Cependant ta présence est comme la lumière et la vie
Et je sens que ton geste est dans mon geste et ma voix dans ta voix.

Je ne veux pas te posséder parce que dans mon être tout serait fini
Je veux seulement que tu jaillisses en moi comme la foi chez les désespérés.
Afin que je puisse emporter une goutte de rosée de cette terre maudite
Demeurant sur ma chair comme une tache du passé.
Je laisserai . . . tu t'en iras appuyer ta joue contre une autre joue
Tes doigts s'entrelaceront à d'autres doigts et tu t'épanouiras au point du jour
Mais tu ne sauras pas que c'est moi qui t'ai cueillie parce que je suis l'ami secret de la nuit
Parce que j'ai appuyé ma joue contre la joue de la nuit et j'écoutai ta voix aimante
Parce que mes doigts s'entrelacèrent aux doigts du brouillard suspendu dans l'espace
Et je fis venir jusqu'à moi l'essence mystérieuse de ton abandon désordonné.
Je demeurerai seul comme les voiliers dans les ports silencieux
Mais je te posséderai comme personne parce que je saurai partir
Et toutes les lamentations de la mer, du vent, du ciel, des oiseaux, des étoiles
Seront ta voix présente, ta voix absente, ta voix apaisée.

VINICIUS DE MORAES

POEME DE NOEL

Nous avons été faits pour cela :
Pour nous souvenir et pour qu'on se souvienne de nous,
Pour pleurer et faire pleurer,
Pour enterrer nos morts —
Ainsi nous avons de longs bras pour les adieux,
Des mains pour recevoir ce qui nous est donné,
Des doigts pour creuser la terre.

Ainsi sera notre vie :
Un soir qu'il faudra oublier
Une étoile s'éteignant dans les télèbres,
Un chemin entre deux tombeaux —
C'est pour cela qu'il faut nous surveiller,
Parler bas, marcher sur la pointe des pieds, voir
La nuit dormant en silence.

Il n'y a pas beaucoup à dire :
Une chanson autour d'un berceau,

Peut-être un vers d'amour,
Une prière pour quelqu'un qui s'en va —
Mais que cette heure n'oublie pas
Et que pour elle nos coeurs
Se quittent, graves et simples.

C'est pour cela que nous avons été faits;
Pour l'espoir dans le miracle,
Pour la communion dans la poésie,
Pour regarder le visage de la mort —
Tout à coup, nous n'aurons plus d'espoir . . .
Aujourd'hui la nuit est jeune; mais
nous sommes infiniment nés de la mort.

VINICIUS DE MORAES

CAMPO SANTO

Sur la peinture aux roses jaunes,
Couché sur un lit noir, au bonheur
D'être au sol du sommeil une face immobile
La beauté muette et irrévélée
Au rythme de la paix garde la forme
D'un intime secret et s'enveloppe
Dans la tunique longue d'un héritage mort.

Dans le blême repos de la colline,
Tourné vers la mer,
J'attendrai ton souffle vers le soir,
Si comme maintenant la brise fait frémir les roses
Et le soleil léger glisse dans les corolles
Blafard adieu de vain brouillard.

MARCOS KONDER REIS

SECRET

La poésie est incommunicable.
Reste là tranquille dans ton coin.
N'aime pas.

J'entends dire qu'il y a une fusillade
à la portée de notre corps.
Est-ce la révolution ? l'amour ?
Ne dis rien.

Tout est possible, moi seul impossible.
La mer déborde de poissons.
Des hommes marchent sur la mer
Comme s'ils allaient dans la rue.
Ne raconte pas.

Figure-toi qu'un ange de feu
ait balayé la face du monde
et les hommes sacrifiés
auraient demandé grâce.
Ne demande rien.

CARLOS DRUMMOND DE ANDRADE

A CARLOS DRUMMOND DE ANDRADE

Il n'y a pas de parapluie
Contre le poème
Qui monte des régions où tout est surprise
Comme une fleur dans un carré.

Il n'y a pas de parapluie
Contre l'amour
Qui mâche et crache comme n'importe quelle bouche
Qui broie comme un accident.

Il n'y a pas de parapluie
Contre l'ennui
L'ennui des quatre murs, des quatre
Saisons, des quatre points cardinaux.
Il n'y a pas de parapluie
Contre le monde Dévoré chaque jour dans les journaux
Sous les espèces du papier et de l'encre.

Il n'y a pas de parapluie
Contre le temps
Rivière coulant sous le lit torrent
Charriant les jours, les cheveux.

JOAO CABRAL DE MELO NETO

LA SOURCE ET L'ORIGINE

Les innocents jouaient avec le matin
lorsque d'énormes oiseaux noirs
survolèrent le paysage.

Moi aussi je pouvais m'enfuir
par des chemins pressentis
aux flammes très légères.
Mais clair était le cristal de l'enfance
je reconnus l'étoile des rois mages
et suivis le carrosse de béton.

Ils semaient des glaives
dans les coeurs des enfants
ils multipliaient les drapeaux
et cachaient les aurores.
Au-dessus les roues écrasaient
le Christ et les fleurs.

J'essayai encore de m'accrocher à la croix
que le carrosse emportait
mais elle s'enfonçait dans les milliers d'yeux
d'où ma larme coulait.

Et rien ne m'entraînerait de retour
à la berge aux eaux tranquilles
qui ont effacé les traces
du coeur
en quête de silences et de bien-aimées.

Que le destin du corps
ne s'accomplisse pas
avant d'approfondir les chemins
où les pieds saignaient
sur les pierres et les souvenirs.

Le mouvement
ébauchant les heures,
de la haine parmi les bras
et les bouches qui s'aimaient,
des morceaux d'âme saignant,
la participation
— le chant.

Pas d'eau coulant de la source,
plutôt des éclairs dans le ciel du matin.

Des fils électriques
me faisant communiquer avec des anges
engendrés par l'abîme.

Un jour des mains très blanches
briseront les pierres,
et cette lucidité
cette tendresse
les résidus de l'enfance
renaîtront comme des fleurs
dans les ballades d'amour.

AFONSO FELIX DE SOUZA

POEME DE LA ROSE ETEINTE

La rose est morte. Etait-elle blanche,
rouge, bleue, ou grenat ?
Laissez-moi regarder son corps,
je veux voir la couleur de la rose morte.

Elle avait un parfum fort
comme l'encens et la mer.
Son parfum est l'esprit éternel
il survit à la rose éteinte.
La rose est morte. Etait-elle vierge,
maîtresse du soleil, de la mer
ou Chanaan des abeilles
en leurs délires de miel ?

Ou est-ce alors le souvenir
de la fiancée inconnue
qui mourut vierge au pays
des fés, des nymphes, des sirènes,
des miracles chrétiens, des légendes ?

Ou la réminiscence vivante
de vieux songes d'enfance,
un refoulement sublimé,
hallucination violacée ?

Rose défaite dans l'essence
d'arômes transcendantaux
la brise emporta ton pollen,
oxygène de poésie.

Rose enfant des prémices
de ton amour ignoré :
je t'ai aimée dans toutes les fiancées

nerveuses pures égales.
Dans les vierges déçues
qui aimaient des soldats morts.
Dans les jeunes filles des fabriques
– tristes fleurs d'ingénuité !
Je t'ai aimée sur les lèvres violacées
d'amertume des égarées.

J'ai aimé tous les après-midi
de soleil, toutes les nuits
de lune, dans tous les tombeaux,
ton corps transfiguré.

Rose d'étrange mystère,
pulvérisée à l'infini,
la mort hume le parfum
que le soir dissipa dans l'air.

Je veux, au moment aigu
de mon retour au non-être,
confondre mon sang et ta cendre
dans la même poussière
qui alimente princesses
navires fées croyances
poèmes échafauds :

dans la même poussière libératrice
vers la suprême égalité !

DOMINGOS CARVALHO DA SILVA